

# I

## La forêt, le plus vaste orphelinat de l'histoire de l'humanité

Au sein des quatre grandes catégories historiques d'enfants sauvages recueillis par une nourrice animale, à savoir, enfants-loups, enfants-singes, enfants-ours et enfants-gazelles, tous les cas de ces deux dernières sont faux, abandonnant la rarissime authenticité à la louve et à la femelle orang-outan – elle seule, parmi toutes les espèces de singes.

Certes, la forêt fut le plus vaste orphelinat de l'histoire de l'humanité, certes, la louve présente fréquemment un désordre neuroendocrinien, la pseudogestation, improprement nommée « grossesse nerveuse », qui, dans sa forme dérégulée, pourrait la conduire à allaiter un nouveau-né abandonné dans les bois, toutefois, cette potentialité biologique, qui est formelle, subit souvent le désaveu des archives ou d'une enquête sur le terrain, qui dénie l'authenticité de la presque totalité des cas d'enfants sauvages secourus par des animaux.

Ce déni ne surprend aucunement, car l'authentique enfant-loup n'est pas ce valeureux adolescent que les récits nous dépeignent chassant en compagnie de la meute – le pluriel ne sied pas à une telle adoption –, puis exhibé aux princes et autres curieux après son retour à une vie sociale humaine, mais un jeune être très faible, au seuil de la survie en compagnie d'une louve solitaire, un être fragile, en souffrance, dont la capture précipite le dernier souffle, sa mort prématurée n'autorisant pas de prise à l'historiographie, au legs d'archives. Un cas présentant

une certaine authenticité – un jeune garçon grièvement brûlé lors de l'enfumage de sa tanière, en 1872 – est contemporain de famines majeures : lors, en faisant expirer les parents par millions et en multipliant le nombre d'enfants en état d'abandon, des drames d'une telle ampleur, à l'exemple des guerres, ont favorisé cette potentialité, car l'adoption d'un nourrisson par une louve en état de pseudogestation est un accident statistique relevant de la loi des grands nombres.

Face à cette certitude biologique qu'il a existé des nourrissons recueillis par des louves, les archives offrent le silence ou le désaveu, montrant avec perfection, par exemple, que le plus célèbre cas d'enfant-loup (Kamala ; Inde, 1920) fut une supercherie élaborée sur une fillette souffrant d'une affection nommée le syndrome de Rett, ou que le magistrat britannique qui officialisa la capture – parmi les loups – du fameux enfant Sanichar, fin 1866, était... décédé depuis 1862.

Ainsi ai-je découvert que les enfants-ours capturés dans les profondes forêts du royaume de Pologne (1657-1694) ne furent que la multiplication littéraire d'un seul cas, ou encore, que l'enfant sauvage d'El Salvador (1933), qui aurait survécu dans une jungle égayée de jaguars, était à la vérité un orphelin des massacres considérables commis par les militaires – la « matanza » de 1932 –, et que jamais il ne s'apeura d'autres fauves que ceux-ci.

En somme, la biologie cautionne, avalise le phénomène des enfants-loups, mais les archives s'y refusent. Toutefois, de grâce, lisez ces récits, qui tant se corrént à l'histoire des drames de l'humanité...

## II

### Première mise en garde

Lorsque nous disposons de photographies,  
tous les cas d'enfants-loups  
se révèlent faux ou douteux

Cet art visuel qu'est la photographie et cet art oral que sont les récits relatifs aux enfants-loups, conjoints, fondent une alliance qui n'a pour vœu d'être éternelle, tant pour les supercheries manifestes que pour les trop sévères diagnostics médicaux que ces images dévoilent, risibles détails ou dramatiques pathologies qui récuse l'épopée dans les bois de nombre de ces jeunes êtres.

Affichant la tragédie d'une telle historique, la couverture de ce présent ouvrage reproduit le visage du faux enfant-loup Ramu (Inde, 1954), duquel les « morsures de loups » sont, à la vérité, des griffures de singes.

Les photographies du faux enfant-babouin Lucas (Afrique du sud, 1903) et du faux enfant-gazelle de Syrie (1946) objectivent que ces garçons souffrirent d'un traumatisme crânien qui provoqua un enfoncement osseux, frontal pour l'un, fronto-temporal pour le second, qui laissèrent déficients mentaux – s'ils ne l'étaient déjà – deux malheureux n'ayant jamais partagé la savane pierreuse des babouins ni le désert rocheux des gazelles, paysages de pierre, comme le furent tant d'esprits créateurs de tels récits.

Les photographies d'un autre enfant-gazelle (Irak-Syrie, 1946) transpirent la mise en scène : ligoté pour obvier à toute fuite, le garçon se repaît de ses herbages

préférés, et, quoique fraîchement « capturé » dans le désert parmi des gazelles, il porte les cheveux soigneusement coupés au-dessus des orbites, tandis que le contraste de bronzage entre ses bras et avant-bras, d'une part, ses cuisses et jambes, d'autre part, atteste qu'il portait récemment encore des vêtements – or, les authentiques enfants sauvages vont nus, n'appartenant ni à la civilisation du drapé ni à celle du cousu.

Moins enjoué parfois, l'art de la photographie atteste que les cas du garçon aperçu dans la vallée du Dadès (Maroc, dès 1925), de celui de cinq ans découvert dans les forêts du Laos (ca. 1890) et de son double du Vietnam (ca. 1939) furent des fables reposant essentiellement sur leur dysmorphie de visage : « ...l'Institut Pasteur de Saigon a relevé le cas d'un enfant élevé par les singes. Son visage était nettement simiesque. Il glapissait, montait avec agilité aux arbres... » (*Miroir de l'Histoire*, août 1968, vol. 224, p. 54)

A juste raison, ce cas ne fut pas mentionné dans la revue *Archives des Instituts Pasteur d'Indochine* (1925-1941), ni ne fut repris, fût-ce tardivement, dans les rapports de l'Institut Pasteur de Paris.

S'il est nulle image du prophète Zarathoustra, qui, en Perse, six siècles avant notre ère, fut supposée avoir reçu le secours d'une louve, en revanche, la photographie de l'enfant-singe d'Iran (1961), elle, révèle que le garçon souffre d'une malformation orthopédique (un pied-bot équin et un pied-bot varus équin) et d'une paralysie incomplète (monoparésie) ou d'un traumatisme d'un membre supérieur (à la façon classique par laquelle son avant-bras est soutenu par sa main controlatérale), sous réserve qu'on ne l'eût fait poser ainsi, afin de contrefaire de telles anomalies :

« Voici l'« enfant-singe » capturé dernièrement dans le nord de l'Iran [où il n'est nul singe]. Le jeune garçon, qui semble âgé de quatorze ans, se nourrissait de feuilles et

*terrorisait par ses cris les bûcherons de la région. La première fois qu'on essaya de l'habiller, il déchira ses vêtements. Aujourd'hui, placé dans un orphelinat, il apparaîtrait beaucoup plus sage. »*

(*France-Soir*, 28 septembre 1961, 7<sup>e</sup> édition, p. 3 ; ce journal le fera resurgir une décennie plus tard, le 31 janvier 1971, effrayant « les bûcherons par ses rugissements de lion »).

Une photographie de l'enfant-singe du Sri Lanka (1973) objective qu'il a développée une peu habile locomotion quadrupède – non si malhabile, cependant, pour que l'on puisse conclure à une supercherie –, mais a nullement acquis une locomotion de brachiation sur les arbres, qui ferait foi de l'existence présumée suivante :

*« En 1973, on aurait trouvé un enfant... au milieu des singes dans la jungle... Ses bras étaient plus longs que ceux d'un enfant normal, mais ses jambes étaient faibles, comme s'il avait pris l'habitude de se déplacer sur les branches des arbres et de se balancer au-dessus du sol tel un singe. »* (Hitching, *The Pan Atlas of Mysteries*, 1980).

A propos des enfants-loups de l'Inde, nous évoquerons à sa juste place l'utilisation de la photographie par les faussaires qui échafaudèrent les histoires de l'enfant cannibale Seeall (ca. 1890), des célèbres Amala et Kamala (1920), de l'enfant de Jhansi (1933) et de bien d'autres. La photographie de « Wolf », prise vers 1987 dans l'institution charitable de Mère Teresa à Old Delhi, révèle, non du tout une escroquerie, mais la douce naïveté des dévouées religieuses de ce mouvoir (cf. chapitre III).

Ce travail de rejet sera moins aisé lorsque la roue des siècles et du progrès n'aura pas encore tourné, lorsque la photographie sera à inventer et que seuls archives et textes imprimés nous offriront leur présence pour défausser les fables ou rendre hommage à la trop rare vérité...



### III

## Seconde mise garde

# La trop grande mémoire des « témoins » qui ont vu un enfant-loup

Lorsqu'on a la fortune de disposer du témoignage direct de ceux qui ont vu un prétendu enfant-loup, l'authenticité du récit s'effondre sans délai. Un tel cas me fut narré en 1995 par deux femmes d'âge respectable, dont le père avait été, dès 1937, le professeur principal de « The American God Missionary School » (sic) de Gonda, ville indienne sise non loin de la frontière du Népal. La mission abritait une école, un orphelinat et une section pour les enfants déficients mentaux, en laquelle vivait Bauki – ce mot signifiant : la folle –, la « fille élevée par des loups », qui était la grande attraction locale et dont nul ne semblait douter du singulier passé. Alors que mes deux – sincères – interlocutrices mimaient avec conviction la démarche de la « fille-loup », il m'apparut de suite que cette locomotion était celle d'un syndrome de Little, affection neurologique éminemment distinctive.

A propos du fameux enfant-loup Sanichar (Inde, fin 1866), on me présenta en 1995 le plus vieil orphelin de Sikandra, surnommé Zacharie, comme le patriarche de la Bible, « témoin » qui avait bien connu le garçon, avec lequel il gambadait dans les champs de l'orphelinat... dès 1867 – cent vingt-huit ans auparavant, ai-je besoin de souligner. Devant une nombreuse assemblée qui lui traduisait mes questions en hindi, à mon interrogation sur son âge, il me répondit : « beaucoup ! » Lorsque, jouant de déloyauté,

je lui montrai la photographie d'un autre faux enfant-loup, Ramu (1954), au physique hautement dissemblable, le vieil homme reconnu de suite son ami Sanichar, qu'il n'avait pas vu depuis un siècle – cent précises années –, et m'affirma être heureux de le revoir en image...

Dans nombre de pays en voie de développement, j'ai rencontré de tels faux patriarches, respectables « centenaires » qui souvent n'ont guère plus de soixante-dix ans, mais qui prêtent à la méprise attendu que tout concourt à la surestimation de leur âge : le vieillissement accéléré du tissu cutané dû à la surexposition solaire, un état rhumatologique désastreux causé par un excès de travail et des carences alimentaires, de trop récents ou infidèles registres des naissances, des trachomes ou des cataractes non opérées rendant aveugles de si jeunes ancêtres, et, surtout, un penchant fort prononcé de ceux-ci pour la narration...

Au sujet de la plus monumentale supercherie aux enfants-loups (Amala et Kamala ; Inde, 1920), nul, vraiment nul ne peut croire Mac Lean (*Wolf-Children*, 1977) lorsqu'il tente de sauver cette farce par le seul surgissement d'un « témoin » : alors qu'il a manifestement fleuri le relent de mensonge qui imprègne tout ce récit et qu'il s'apprête à quitter le Bengale, on lui annonce qu'un messager dépêché de toute urgence parcourt quarante kilomètres pour lui avouer qu'il participa à l'attaque contre les loups nourriciers des deux fillettes, cinquante-cinq années auparavant – l'auteur concluant ainsi : « nous avons bu au succès de notre mission ».

Au reste, les rapports des « témoins » de cette chimère ont une fâcheuse tendance à dissoner, car si l'on recoupe la totalité des données émises depuis 1920, il apparaît que ces deux fillettes étaient deux filles, deux garçons, une fille et un garçon, qui furent élevé(e)s par des loups, des ours ou des tigres, selon l'humeur des narrateurs. Un observateur assura même que, malgré leur différence d'âge de plus de six années, les deux fillettes étaient des sœurs

jumelles, et le *Genetic Psychology Monographs* (1959, n° 60, pp. 117-193) citait un autre « témoin » qui s'inquiétait beaucoup de savoir s'il recevrait de l'argent en provenance des Etats-Unis s'il devinait la bonne réponse...

En 1995 toujours, un témoin direct m'avait signalé l'existence d'une enfant-loup d'âge avancé et de provenance inconnue, hébergée une décennie auparavant dans une institution de Mère Teresa, près de Old Delhi, dont les religieuses assuraient, en toute honnêteté, qu'elle avait été jadis capturée dans la jungle au sein d'une meute de loups, et que nul autre qu'elles n'avait voulu la prendre en charge. « Wolf » ne pouvait parler, mais exprimait ses sentiments par des sourires et des gestes ; elle était gentille et adorait recevoir des visiteurs, auxquels elle prenait la main. On assurait que l'utilisation répétée de ses doigts et de son visage pour fouiller la terre en compagnie des loups était responsable de ses modifications morphologiques. Sa bouche édentée et son nez épaté conféraient à son visage un profil aplati, nullement causé par une longue pratique de détersion de racines, tandis que les « grosseurs » à ses doigts n'étaient, à la vérité, que de simples nodosités d'Heberden, relevant d'une pathologie rhumatologique.

Une « autre femme élevée par les loups » vivait alors dans l'institution de Mère Teresa, mais son comportement violent la faisait tenir à l'écart, et l'on ne put jamais l'humaniser.

Ces deux cas attestent bien de la fragilité des interprétations et confirment seulement, par le dévouement des religieuses de ce mouvoir, que le secours non apporté par la louve peut l'être par les humains – nous saurons aussi écrire le juste contraire...

